

Camille Croserio

1835 - Essai sur l'action des médicaments homoeopathiques sur le moral

"Messieurs,

Privé du bonheur de participer personnellement aux avantages de votre réunion, je viens me joindre à vous d'esprit et de cœur pour célébrer cette fête de famille, en vous soumettant mon essai comme une preuve de ma sympathie pour vos principes, et de mon ambition de mériter vos suffrages.

La division philosophique de l'homme physique et de l'homme moral, adoptée dès la plus haute antiquité, ne paraît que l'effet d'une idée présumée qui est loin d'être une réalité.

L'être humain ne fait qu'un; et sa pensée comme ses mouvements, son imagination comme sa digestion et sa nutrition, ne sont que des fonctions départies par l'Être Suprême à chaque organe donné qui concourt à l'ensemble de l'existence la plus parfaite.

Je vais vous présenter quelques considérations physiologiques et pathologiques sur les importantes fonctions dont l'ensemble constitue le moral de l'homme, et l'action des médicaments sur ces mêmes fonctions; dans cette étude, je laisserai entièrement en dehors de la discussion, et intacte, la question de l'*âme*, que la religion nous enseigne, et que j'admets comme chrétien, mais dont l'essence tout spirituelle ne doit et ne peut avoir aucune action sur la matière, ni se manifester par des fonctions accessibles à nos sens.

Tous les êtres organisés qui jouissent de la faculté de locomotion, ont été fournis par le Créateur de moyens plus ou moins parfaits pour communiquer avec les objets qui les environnent, se procurer les moyens d'entretenir leur individu et leur espèce, et repousser les causes de destruction. Cette faculté est répartie depuis les mouvements et la sensibilité douteuse de diverses plantes et des zoophytes jusqu'à l'homme, à des degrés et dans des formes très-différentes; jusqu'à s'étendre à celle de la raison la plus élevée, et du génie immense des inventeurs les plus originaux, aux vertus publiques et privées les plus sublimes, et à la force de l'éléphant.

Les fonctions de la vie de relation chez l'homme se composent donc de la sensibilité, de la locomotion proprement dite, et de la reproduction. Les deux dernières fonctions, entièrement dépendantes de la première, ne sont, pour ainsi dire, que l'exécution des impulsions données par elle, et elles ne sont souvent que l'expression de son état réel.

La sensibilité se divise chez l'homme, pour la vie de relation, en *sensibilité* proprement dite, ou la faculté de recevoir les impressions extérieures résidant dans les sens extérieurs, et la *perception*, ou sensibilité intérieure par laquelle un organe central (le cerveau et ses dépendances) reçoit par le moyen des cordons nerveux les impressions faites sur les sens extérieurs, et le coordonne pour servir à l'usage de l'individu. Les différentes modifications exercées dans ce viscère sous ces influences, constituent les fonctions intellectuelles connues sous les différents noms de mémoire, de jugement, de raisonnement, d'imagination, en un mot, de ce que les philosophes appellent *le moral*.

Le cerveau (et le système nerveux), organe de ce noble attribut de l'homme, est intimement lié avec tout l'organisme qu'il influence et dont il est influencé incessamment. Les besoins de différents organes se font sentir dans le cerveau, et celui-ci les exprime ou les soulage par les mouvements imprimés aux organes correspondants: ainsi, un organe quelconque ne peut pas être affecté sans que le centre cérébral s'en ressente, et les lésions de ce centre exercent une réaction nécessaire sur tout l'organisme. Ce jeu réciproque s'observe dans toutes les passions,

dans l'action de tous les agents extérieurs et dans toutes les fonctions. L'envie, la jalousie disposent aux congestions abdominales; la joie, la colère, aux maladies du cœur. La satisfaction modérée des besoins naturels dispose à la gaieté; leur privation, ou les excès disposent à la colère, à la tristesse, etc., etc. Qui n'a pas été témoin des ravages causés au moral de l'homme par les excès dans les différentes fonctions hygiéniques? Le glouton devient égoïste, indifférent pour ses semblables et les siens; l'abus de spiritueux rend irritable, colère, emporté; l'excès des plaisirs sexuels rend pusillanime, méticuleux, efféminé, petit dans les conceptions; leur abstinence trop rigoureuse dispose à l'hypocondrie, à toute espèce d'exaltations et d'hallucinations. Le D^r P., jeune ecclésiastique d'un esprit très-cultivé, ayant des principes religieux très-austères, observait le vœu de chasteté dans toute sa rigueur; doué d'une constitution vigoureuse, sa santé florissante fut bientôt, sans cause connue, entièrement détruite, toutes ses fonctions étaient profondément altérées; mais c'était surtout son moral qui était réduit à la condition la plus déplorable; incessamment poursuivi par les spectres, la vue d'une femme, de sa vieille servante même, le mettait parfois dans une fureur excessive. La médecine s'épuisa en vain pendant quelques mois avec les purgatifs, le quinquina, les ferrugineux, les bains de toute nature, lorsque le conseil d'un ami prudent le fut renoncer à la rigidité du célibat; depuis ce temps sa maladie a marché tellement rapidement vers la guérison, qu'un mois après, tout était rentré dans l'ordre, et depuis lors il a toujours joui d'une santé parfaite.

Cette union intime, inséparable du physique et du moral, rend l'observation de ce dernier d'un très-grand intérêt pour connaître l'état du premier; cet avantage, négligé par l'ancienne école, était trop réel pour qu'il ne frappât pas le génie observateur du fondateur de la réforme médicale; aussi c'est de lui que datent évidemment l'étude du moral dans les maladies, son appréciation et les lumières qu'il offre dans leur traitement.

Les anciens, si on en jugeait par les éloges de l'*hellébore* blanc dans la manie, faits par différents écrivains grecs, sembleraient bien avoir déjà connu l'effet de quelques substances médicamenteuses sur le moral de l'homme; mais les doses énormes qu'ils administraient, et qui excitaient toujours des effets purgatifs considérables, font croire, comme l'observe Hahnemann, qu'ils n'y reconnaissaient que la faculté d'évacuer l'atrabile qu'ils accusaient de tous les désordres mentaux; plutôt que de lui soupçonner une action directe sur le cerveau et les facultés intellectuelles.

Les médecins de moyen âge, et surtout les médecins modernes, avaient entièrement ignoré ces propriétés que la nature a départies à certains médicaments; l'*hellébore*, tant vanté lui-même, était tombé en désuétude par l'abus qu'on avait fait et l'intempestivité avec laquelle on l'employait.

Enchaînés dans les liens étroits du dualisme vital, les modernes ne voyaient dans les aberrations des fonctions intellectuelles qu'une sur-excitation, ou une faiblesse, et ils ne cherchaient qu'à leur opposer des excitants, ou des débilitants, ou des révulsifs. La *digitale*, conseillée dans la folie par Brera et d'autres médecins de l'école italienne, ne l'était aussi que comme contre-stimulant et dirigée contre une prétendue diathèse sthénique.

C'est donc avec la plus grande justice qu'on attribue à Hahnemann la première connaissance de l'action des puissances médicinales sur les fonctions intellectuelles. Cette connaissance, il l'a puisée dans la nature par les expériences, comme toutes celles dont il a enrichi l'humanité. Cette action, inaperçue jusqu'à ce jour, est d'autant plus prompte, d'autant plus sensible, que les médicaments sont employés dans un plus haut potentiellement, et plus étendus dans un véhicule inerte. S'il était permis, dans une doctrine toute de faits et d'expérimentation, de formuler l'explication d'un phénomène par des présomptions, il semblerait que les potentiellement des médicaments, en les dépouillant de la matière, mettent leur puissance

médicinale plus en analogie avec le fluide nerveux, ou le principe vital, de manière à lui imprimer plus naturellement les mouvements qui leur sont propres.

L'action première et principale des agents médicamenteux, s'exerçant sur le système nerveux, le centre cérébral doit nécessairement en être impressionné; or, comme ce centre est l'organe des facultés intellectuelles, nécessairement celles-ci doivent être spécialement influencés par l'action des médicaments. Ce raisonnement, d'accord avec l'expérience, explique le phénomène si important, dans la nouvelle médecine, des changements favorables dans l'humeur des malades, qu'on observe toujours parmi les premiers effets bienfaisants d'un médicament homoeopathique bien choisi, et comme premier indice de l'amélioration consécutive qu'il doit produire dans les souffrances de l'individu. La corrélation inséparable entre l'action des agents extérieurs et du cerveau est aussi une preuve de la justesse du précepte de Hahnemann d'avoir un grand égard à l'état du moral du malade dans le choix du médicament homoeopathique. Les premiers effets d'une cause morbide se manifestent presque toujours par un changement dans l'humeur de l'individu. Avant que l'enfant refuse les aliments, ou offre d'autres signes de maladie, il devient moins attaché à ses jeux habituels; et un des premiers indices d'une bonne convalescence, c'est de les lui voir reprendre; les adultes ressentent de même ce changement d'humeur, mais une volonté plus forte l'empêche de se faire apercevoir.

L'ancienne médecine, exclusivement absorbée par la recherche de l'organe malade, ou de l'humeur peccante, ou de l'état de la fibre, de son excitation ou de sa faiblesse, etc., etc., en un mot, de la cause prochaine des maladies, avait entièrement négligé cet indicateur si important de l'état intérieur de l'organisme; elle aime mieux courir après des chimères imaginaires, que de se servir des indices naturels que nous offre la nature pour connaître cet état.

La pratique de l'homoeopathie a souvent démontré combien ces phénomènes sont précieux pour la découverte de la nature de la maladie; les recueils des cliniques sont pleins d'observations dans lesquelles le choix du médicament dans des cas douteux a été déterminé par le seul état de l'humeur du malade, et dont le résultat a été couronné du plus heureux succès. Ces indices sont surtout précieux sur les enfants, chez lesquels l'état de l'âme est toujours si facile à saisir.

Le petit H., âgé de 3 ans, était tombé depuis trois mois, peu à peu, dans un état de consommation avec une fièvre presque continue; les parents avaient négligé cette maladie, parce que l'enfant mangeait toujours bien; son sommeil était bon; ils n'avaient remarqué d'autre changement sensible que dans son humeur, qui, de gaie et douce, était devenue pleureuse et triste; le regard seul d'une personne étrangère lui faisait jeter des cris. - Voyant cependant l'état d'amaigrissement dans lequel il était tombé, ils me firent appeler le 21 mai 1834. Outre les symptômes sus-énoncés, je n'observai qu'une peau sèche, âpre, une fièvre lente avec chaleur mordicante, une maigreur excessive, de la fièvre et des exaspérations irrégulières, un pouls très-accélééré; il criait beaucoup dès qu'on le regardait; il désirait continuellement tantôt une chose, tantôt une autre; il ne cessait de pleurer tant qu'il ne l'avait pas obtenue; sitôt qu'il l'avait, il ne la regardait pas: l'appétit, les selles, le sommeil étaient bons. Il avait toujours joui d'une bonne santé jusqu'à l'époque actuelle.

Pour une maladie aussi dangereuse, le choix du médicament convenable me paraissait très-difficile (attendu la disette des symptômes); l'état de l'humeur me fit préférer l'*arsenic*. Je l'administrai à la dose d'un très-petit globule de la 30^e puissance. Après trois jours d'exaspération sensible, l'humeur devint plus gaie et plus douce, la fièvre diminua peu à peu, et au bout de quinze jours, elle avait entièrement cessé; l'embonpoint commença à revenir, et l'enfant se rétablit successivement sans autre médicament.

La petite D. était atteinte d'un érysipèle intercurrent qui avait commencé au bras gauche, et s'était répandu sur la tête et successivement sur toutes les parties du corps, à mesure qu'il abandonnait celles qui avaient été atteintes; avec fièvre ardente, subdélire, etc.

La *belladone* avait dissipé les symptômes cérébraux qui s'étaient manifestés les premiers jours, mais n'avait rien changé à l'érysipèle, malgré sa répétition à 36 heures d'intervalle; les migrations de la maladie d'une place à l'autre me firent essayer la *pulsatille*, qui demeura aussi sans résultat; inquiet sur l'issue de cette maladie, je m'appliquai à un examen plus minutieux des symptômes; dans l'ambiguïté des autres caractères particuliers, je remarquai surtout l'état de l'humeur de la petite malade: j'appris qu'elle avait été très-pleureuse, qu'elle demandait tout en pleurant, qu'elle était toujours triste, qu'elle répondait avec répugnance (en santé elle était douce et soumise). Cette circonstance me détermina pour le *rhus*: dès le lendemain, la fièvre avait presque cessé, et les parties érysipélateuses avaient déjà beaucoup pâli, l'enfant avait demandé à jouer dans son lit, son humeur était totalement changé: le second jour elle était convalescente, elle demandait à se lever.

L'effet des médicaments homoeopathiques sur le moral est remarqué par tous les malades auxquels on les administre, même par les moins attentifs, et souvent cet effet se conserve après la guérison de la maladie.

Le 25 septembre 1833, je fus consulté par Madame De. pour sa fille, âgée de 9 ans; elle avait eu des symptômes de congestion cérébrale qui s'étaient amendés par l'application d'un grand nombre des sangsues au cou et des pédiluves; mais il lui était resté un phénomène qui inquiétait beaucoup la mère: la nuit, l'enfant était réveillée par une sensation d'étranglement au cou, elle devenait rouge, violette, elle se redressait sur son lit comme si elle allait étouffer.

La maladie précédente, l'âge de la malade, et son humeur, qui était très-entêtée, volontaire, colère et pleurant très-facilement, me déterminèrent à lui administrer la *belladone*.

Je ne revis la mère que trois mois après; elle m'apprit que le phénomène morbide n'avait pas reparu après la prise de la poudre, mais ce qui l'avait surtout étonnée, c'était le changement total en bien qu'elle avait observé dès ce jour même dans le moral de sa fille; elle croyait que sous cette poudre il y a quelque charme.

Le petit M., âgé de 4 ans, a une tête très-grosse relativement au reste du corps; du reste, il est fort et bien portant; à deux ans il a eu une méningite.

Le 15 juin 1834; depuis quelques jours il devient souvent rouge au visage, se plaint de mal de tête; son caractère habituellement violent et colère, le devient à un degré excessif: il bat ses sœurs, brise tous ses joujoux, tape des pieds quand on le contrarie, répond avec vivacité des impertinences à ses parents, etc.; du reste, il a bon appétit et paraît se bien porter.

Dans la crainte de voir se développer une phlegmasie cérébrale, à laquelle il apporte tant de disposition, je lui fais prendre une dose minime de *belladone*. Le mal de tête n'est pas revenu, et un changement très-remarquable a eu lieu dans son humeur; la docilité et la douceur ont remplacé la colère et la violence; c'est un tout autre enfant; cet état dure encore aujourd'hui.

La petite Du., âgée de 8 ans, était soignée homoeopathiquement pour des éruptions scrofuleuses autour de la bouche; cette enfant, entêtée et pleureuse, ne voulait absolument rien faire, et désespérait ses parents par son inaptitude invincible au travail. Après plusieurs médicaments sans succès, la *ciguë* répétée deux fois à 15 jours d'intervalle, amena la guérison de l'éruption; mais ce qui charma surtout les parents, ce fut le changement notable qui s'opéra pendant cette guérison sur le moral de l'enfant; elle prit du goût pour ses devoirs, et elle fit plus de progrès dans son instruction, en quelques semaines, qu'elle n'en avait fait dans les années antérieures.

Cette action des divers agents sur le moral de l'homme, qui a été si peu utilisée par l'ancienne médecine, l'a été de tous temps par les hommes adroits qui voulaient agir sur leur semblables. C'est par elle que certaines nations gorgent leurs soldats de schnick avant le combat, que les Turcs faisaient des distributions d'opium aux janissaires dans les mêmes circonstances; ne voyons-nous pas tous les jours que lorsqu'un homme adroit veut obtenir quelque chose d'un autre, il tâche de disposer son humeur à la gaieté et à l'épanchement par les effets de table et surtout par le café; par l'action hilarante de ce nectar des poètes, les obstacles s'aplanissent, les inimités s'effacent et les affaires les plus scabreuses se concluent comme les choses les plus simples. Si l'on doit prendre une détermination sur un sujet important mais difficile, on y réfléchit à jeun, parce qu'alors les fonctions cérébrales sont indépendantes de l'action des agents étrangers, le cerveau n'est impressionné que par le sujet qu'on lui présente, et par conséquent le jugement est plus pur et plus juste.

La médecine ordinaire ne négligeait pas seulement les indices premiers dans les maladies en général, mais même dans les maladies mentales proprement dites, elle ne considère dans les aberrations des facultés intellectuelles que leur exaspération ou leur abattement (manie ou démence) pour y découvrir une prétendue sur-excitation, ou une ab-excitation artérielle, ou nerveuse, une méningite chronique, etc., et y administre une médication contre ces causes présumées. Le traitement moral sagement conseillé par Pinel, ne peut être considéré dans ces cas que comme moyen purement hygiénique, comme le précepte qui règle les aliments pour les affections des organes digestifs, et les mouvements pour les affections des organes locomoteurs, etc. Hahnemann a tenu un juste compte de l'état véritable des maladies mentales pour leur opposer une médication réelle et rationnelle, et on peut dire avec raison qu'il n'y a eu de véritable médecine de la folie que depuis l'homoeopathie. Quelle ressource précieuse contre cette terrible maladie ne fournait-elle pas dans le *stramonium*, l'*hellébore*, le *veratrum*, la *belladone*, l'*or*, et surtout dans la classe nombreuse des *antipsoriques*! Quel vaste horizon de bienfaits pour l'espèce humaine se présente à l'avenir de l'homoeopathie dans son application au moral, des puissances dynamiques médicinales, lorsque par une longue expérience elle sera parvenue à bien préciser toutes les ressources offertes par les différents corps de la nature, et leurs rapports exacts avec l'immense variété des aberrations morales de l'homme, depuis le simple entêtement ou la susceptibilité, jusqu'à la fureur du maniaque, et la tristesse désespérée qui mène au suicide! Ce ne sera plus seulement un moyen de guérison pour les maladies connues sous le nom de maladies physiques, mais de celles bien plus importantes pour le bonheur social, celles de l'âme, les *passions*, qui font tant de ravages dans nos sociétés modernes. C'est alors seulement que l'homoeopathie aura produit tout le bien qu'elle est destinée à faire à l'espèce humaine."

(Essai sur l'action des médicaments homoeopathiques sur le moral, par le Dr. Croserio, communiqué à la Société homoeopathique Gallicane le 17 septembre 1834, Bibliothèque homoeopathique tome V, Genève 1835, p. 1-14)